

L'arbre et la ville

Jean Décarie

Volume 18, Number 1, Spring 1999

Les jardins du tourisme

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1072302ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1072302ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (print)

1923-2705 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Décarie, J. (1999). L'arbre et la ville. *Téoros*, 18(1), 57–59.

<https://doi.org/10.7202/1072302ar>



L'ARBRE ET LA VILLE

Jean Décarie

Cet article reprend un texte préparé il y a quelques années en introduction à un projet de politique de l'arbre à la Ville de Montréal. Ce projet s'est prolongé et le texte, qui situait l'arbre dans le contexte historique plus large de la relation entre ville et nature et de la nature même de la ville, du point de vue de son urbanité, de son habitabilité en soi et de son attrait pour l'autre, nous a semblé contribuer à la thématique du présent numéro de TÉOROS sur les jardins, qui sont bien nés dans la ville avant de s'ouvrir sur elle pour éventuellement, arbre par arbre, l'investir tout entière, en faire une sorte de jardin, un paysage offert à la découverte, ce qui est le propre du tourisme.

La relative abondance des arbres dans nos capitales et nos grandes villes industrielles occidentales peut donner l'illusion que cette présence est toute « naturelle » et que l'arbre, comme les parcs qui en sont l'habitat principal et privilégié en ville, a toujours fait partie intégrante du paysage urbain, voire qu'il préexistait aux « établissements humains » dans lesquels il persisterait comme un vestige, témoin d'un mythique « état de nature » originel...

Or, il n'en est rien, comme devraient pourtant nous le rappeler la menace permanente, le rejet immanent, dont l'arbre fait quotidiennement l'objet en milieu urbain, serait-ce par la simple hostilité d'un environnement minéralisé, déshydraté, mécanisé, qui attaque en pleine rue l'individu isolé dont l'espérance de vie ne dépasse guère celle de l'automobile, peut-être son principal adversaire, tant au plan physique que chimique.

Même dans ses retranchements, en force dans les isolats collectifs que sont les parcs et les bois urbains, l'arbre reste menacé, directement, par le développement immobilier qui continue de détruire des bois entiers, même au cœur des forêts urbaines

résiduelles, à grande valeur patrimoniale et foncière, convoitées par les développements de prestige. Les parcs également, pourtant sanctuaires dédiés à la nature sous sa forme végétale la plus docile et domestique, sont, pour cela même, souvent considérés comme de simples réserves foncières utilisées, en attendant, comme parcs d'équipements divers, sportifs ou techniques, quand ce n'est pas pour du logement social, véritables cours de rebuts où l'on a pris l'habitude, inconsciemment, de se décharger de tout ce qui n'est pas économiquement rentable.

AU COMMENCEMENT ÉTAIT L'ARBRE...

La présence de l'arbre en ville est encore relativement récente et d'autant moins assurée qu'elle procède d'une évolution fonctionnelle contradictoire. Il faut voir en effet que l'arbre a rempli des fonctions diverses, et sous diverses formes, dans les différents états ou étapes de l'histoire des villes et des civilisations, sinon de l'urbanisation. Il faut bien reconnaître au départ que l'arbre n'est pas « naturel » en milieu urbain, celui-ci constituant d'abord un

espace de culture, abstrait de la nature environnante. Davantage, cette antinomie est celle-là même qui oppose ontologiquement *homo sapiens* à la nature depuis que celui-ci tomba, avec la pomme, de « l'arbre de la science du bien et du mal » et fut chassé de la forêt enchantée et nourricière.

Au paradis du cueilleur innocent succéda le dur labeur d'*homo faber*, du cultivateur obligé par son créateur, pour s'être voulu à son image, de recopier le travail justement, d'essayer de reproduire la nature jusqu'au jugement dernier, où il sera évalué selon ses talents... Pour l'homme, à peine descendu de l'arbre et sorti du bois, les arbres sont apparus comme les seuls vrais compétiteurs fonciers, pour ses premières cultures comme pour ses premières villes. L'arbre, autre que fruitier, n'a de valeur que coupé, transformé en abri ou en outil. Debout, seule autre espèce à stature verticale, comme dressé en défi, il fait obstacle aux emprises et aux entreprises de l'homme. Dérangeant parce qu'immobile, immuable, mais par là même vulnérable, d'autant plus que rapidement remplaçable, renouvelable, il symbolise, par sa présence et sa persistance, toute l'ambivalence de la nature humaine partagée entre le rêve œdipien d'un retour futur à la nature originelle et la tentation prométhéenne d'une cité humaine rationnelle et radieuse.

Les premières villes naîtront des surplus agricoles, générateurs de valeur, de richesse et de puissance, concepts nouveaux jusque-là diffus dans l'environnement, mais dont la concentration entraînera la désacralisation corollaire de la nature, autorisant ainsi son exploitation systématique. Les villes seront, jusqu'à la Renaissance en Europe, de véritables stations

spatiales, des bastions fortifiés de nomades dominants posés au milieu de l'espace productif hostile qu'ils contrôlent et sédentarisent, architectures minérales murées sur l'extérieur, mais ouvertes à l'interne sur la place centrale, mégastructures dont la seule fonction est d'être une forme, à la fois contenant et écran, de représentation autant que de protection.

Cet archétype de la ville persiste encore largement aujourd'hui dans les pays en voie de développement, dans les magnifiques villes arabes en particulier, mais également dans toutes les petites villes et les villages du Moyen Âge qui n'ont pas connu l'industrialisation et qui font les délices des touristes occidentaux, pourtant souvent d'inconditionnels banlieusards arboricoles chez eux...

Ces villes préindustrielles étaient en effet, et sont encore, des villes sans arbres, sinon parfois peut-être, un beau grand vieux, conservé sur la place centrale justement, où il concentre à lui seul tous les symbolismes, la puissance du soleil mise à l'ombre comme celle de la nature transformée en pouvoir, pouvoir de guérir comme de punir, de juger et de palabrer comme le faisait Saint-Louis à Vincennes sous son fameux chêne. Seule autre présence de verdure dans la cité lithique, les jardins princiers, privés, emmurés comme la ville elle-même, comme si les puissants voulaient se réserver non seulement les secrets de la nature, mais aussi les plaisirs esthétiques des premières horticultures.

C'est avec la disparition des murailles, rendues inutiles par l'invention de la poudre à canon, que l'arbre fera son entrée en périphérie des villes à la fin de la Renaissance. La fonction symbolique cédera le pas à la fonction stratégique, militaire, quand les anciens glacis seront boisés, pour mieux faire obstacle à l'artillerie comme à la cavalerie, et les murs remplacés par les premiers boulevards (hollandais bolwerc : glacis) périphériques, plantés d'alignements encore très martiaux. Ces derniers peuvent également être considérés comme une extension à la rue des jardins princiers qui commencent eux aussi à s'ouvrir, mais dont la charge symbolique se perdra rapidement, dépouillée par la plèbe, pour ne laisser à l'arbre qu'une fonction décorative, démocratique, la troisième fonction de l'arbre en ville.

Cette fonction, qui utilise l'arbre ou plutôt la frondaison comme élément de composition architecturale, d'abord, paysagère ensuite, conserve une part de symbolisme dans la mesure où la nouvelle bourgeoisie propose ainsi l'image artificielle de l'ordre naturel en exemple dissuasif au désordre social appréhendé avec les premiers conflits de travail, dans la perspective du maintien des rapports sociaux dominants. Les squares, ces jardins clôturés aménagés au centre des places publiques, en seront la première expression urbanistique. Réservés aux riches riverains dans les premiers quartiers exclusivement résidentiels, ces premiers « parcs » avaient également pour rôle inédit le maintien de la valeur immobilière de leurs propriétés. Par contre, l'ouverture au public des jardins princiers répondait à la fois de l'esthétisme moralisateur et, déjà, de l'hygiénisme, rendu de plus en plus nécessaire par les conditions de vie et de travail délétères de l'urbanisation industrielle.

...ET L'ARBRE S'EST FAIT PARC...

C'est en effet la révolution industrielle, le mode de production industriel, l'explosion démographique conséquente et le modèle d'urbanisation concentrationnaire totalement nouveau qui en est résulté, qui vont être à l'origine des parcs, sécrétés comme un antidote à ces phalanstères prolétariens. Davantage, cette nouvelle ex-urbanisation ruraliste et productiviste, antithèse de la ville préindustrielle gente et régente, verra aussi la création des premières municipalités, nouvelles structures territoriales mises en place spécialement pour contrôler et desservir l'agglomération galopante des populations migrantes. Enfin, dans la foulée des mouvements de réforme sociale, se formulent également les premiers énoncés de l'urbanisme démocratique moderne, utopiste et sociologique, qui donnera lieu au parc tel que nous le connaissons et concevons aujourd'hui : Victoria Park à Londres en 1832, le premier vrai parc, les bois de Boulogne et de Vincennes (1852), Central Park (1858), le parc Mont-Royal (1875), etc.

Le parc se présente ainsi comme un produit historique répondant au départ à un type d'urbanisation et à des besoins sociaux spécifiques dans le temps et l'espace. Sa fonction est d'abord hygiénique. Les parcs sont des équipements de santé pré-

ventive, participant du réseau de santé publique comme les hôpitaux et, plus largement, des nouvelles infrastructures républicaines, comme l'école, mises en place pour assurer le maintien et la reproduction de la force de travail nécessaire au mode de production industriel, par ailleurs autorisé et cautionné par la démocratie montante. Dans cette perspective, le parc participe bien de la ville industrielle contre laquelle il est pourtant érigé, mais qu'il cautionne en fait, qu'il contribue à rendre vivable, davantage acceptable, consacrant ainsi la dichotomie fondamentale sur laquelle elle est établie.

L'arbre comme tel reste absent des premières villes industrielles. Il reste caché par la forêt des parcs périphériques, confondu dans les frondaisons où ce n'est plus son esthétisme individuel qui compte, mais l'espèce, les qualités spécifiques, extrinsèques, psychologiques plus que biologiques, l'ampleur, la verdure, la fraîcheur, l'arbre comme habitat sinon encore comme écosystème, comme abri anti-urbain.

La première génération de parcs sera en effet constituée de grands espaces boisés ou plantés, aménagés spécifiquement pour la récréation familiale en plein air dans les friches naturelles, institutionnelles ou industrielles périphériques, en retrait et à l'échelle même de la ville qu'ils ont mission de contrer d'abord, de doubler sinon de remplacer ensuite et, à défaut, de contrôler. Ils visent en effet non seulement à ménager et à réserver de l'espace dans une trame urbaine où il n'y a plus de place, mais également à diriger, à encadrer et à limiter l'urbanisation comme telle, ce phénomène nouveau, enfin mesurable, que sera la croissance urbaine.

Celle-ci se manifeste par une autre nouveauté, le quartier et la banlieue strictement résidentiels. Les villes industrielles sont en effet, au départ, des campements, des dortoirs pour les travailleurs des usines qui constituaient le véritable centre de la vie et de la ville, souvent des villes fermées d'ailleurs, des company towns. C'est là que l'urbanisme de développement et de lotissement va se formuler, remplaçant la sédimentation verticale qui anime les rues des vieilles villes européennes par la ségrégation sociale et spatiale, le zonage fonctionnel horizontal propre à l'urbanisme anglo-saxon, nord-américain en particulier.

L'importance ainsi accordée aux zones résidentielles explique le verdissement systématique des avenues, au détriment des rues commerciales du centre, et l'apparition d'une seconde génération de parcs, issus du square urbain, les petits parcs de quartier et de voisinage répartis à travers les îlots de la trame orthogonale suivant une justice distributive et un quadrillage normatif.

Notons au passage que c'est cette même urbanisation qui sera à l'origine du tourisme moderne, celui d'une bourgeoisie dominante qui invente les vacances de travail et les voyages de vacances pour quitter la ville industrielle vers les cités préindustrielles, cités antiques des rivages méditerranéens ou, ici, villages de pêcheurs des côtes atlantiques.

...ET LE PARC S'EST ÉTENDU SUR TOUTE LA SURFACE DE LA VILLE

Au début du vingtième siècle, la ville industrielle est déjà passablement couverte d'arbres, mais disposés suivant une rectitude qui rappelle encore leur fonction de strict encadrement social et spatial. La fonction hygiénique disparaîtra graduellement avec l'amélioration générale des niveaux et des conditions de vie, pour être remplacée par la fonction récréative, davantage active et attractive. Le parc, dont la première qualité était d'être un espace libre, est paradoxalement envahi, aboli, par les nombreuses activités du temps libre qui augmentent dangereusement et qu'il faut occuper, dont il faut divertir les énergies excédentaires toujours potentiellement explosives. Le parc se spécialise, devient terrain de jeux, de sport, puis de spectacle. De sport-spectacle, en fait, avec l'invention spontanée en quelques années, fin dix-neuvième, du sport d'équipe organisé en ligues, et d'à peu près tous les sports modernes que nous connaissons aujourd'hui.

Cependant, l'augmentation de la mobilité sociale comme spatiale va amener graduellement une redéfinition formelle et fonctionnelle du parc lui-même, qui ne sera plus l'exutoire unique des loisirs et reprendra une fonction de socialisation générale, d'appropriation locale, rappelant et ramenant le modèle de la place publique. Cette banalisation du parc entraîne cependant celle de l'arbre qui perd sa valeur avec sa

rareté et avec sa fonction sociale. À la limite, il redevient même obstacle, entrave à la liberté et à la géométrie des jeux comme aux mouvements de foule et il sera repoussé dans les marges, à la rue, comme décor sinon comme simple écran. Dans la ville post-industrielle qui commence à émerger après la seconde guerre mondiale, le parc traditionnel, le parc « industriel », prend lui-même valeur de décor dans son ultime fonction, celle de patrimoine industriel, celle d'artefact, au même titre que la vieille fabrique voisine.

La ville a en effet rejeté les fonctions de production, usines et travailleurs, en périphérie, dans la nature, pour se reconstituer sur le modèle de la cité préindustrielle, ville verticale et minérale, architecturale et sculpturale, spectaculaire et somptuaire, holistique et touristique, réservée aux différents pouvoirs technocratiques qui se partagent la place publique retrouvée. Ici le paysage est culturel, patrimonial, et l'arbre retrouve, dans la ville centre, avec sa fonction esthétique sinon symbolique, son individualité objectale, verticale.

En périphérie, par contre, l'accès à la mobilité et à la propriété a fait éclater la ville sur la région, sur son environnement naturel dont de vastes espaces verts et bleus seront ainsi intégrés en bloc dans la grande trame distendue de la ville région, comme autant de nouveaux parcs naturels, formant ceintures vertes et réseaux verts, les *greenbelts* et les *greenways*. Également et enfin, la banlieue marque le retour à une société « arborigène », adonnée à l'horticulture domestique, consacrant ainsi la reproduction et la privatisation généralisée de la nature, qui se confond aux confins avec la ville en un vaste paysage arborescent, mis en scène par les autoroutes qui le découpent.

Ainsi, dans cette ville post-industrielle, à l'aube d'un nouveau siècle millénaire, l'arbre est partout, isolé sur lot, aligné sur rue ou groupé en parc, libéré et multiplié dans la nature apprivoisée, désormais menacé seulement par sa propre démythification et sa normalisation, par son succès et son abondance, par sa facilité administrative à se reproduire et à être remplacé, déplacé, en pot, comme une fleur ou une mauvaise herbe. Ses anciennes fonctions sociales sont disparues et dépassées, ses anciennes formes spatiales exclusives, comme le parc carré traditionnel.

La grande fonction hygiénique est relayée par une fonction écologique, environnementale, qui prône elle aussi l'amélioration du cadre et de la qualité de vie non plus, cependant, dans un contexte de pathologie collective, mais plutôt de droits individuels et de consumérisme. Le discours social a été remplacé par un discours scientifique qui parle biomasse, écosystème, forêt urbaine, urban wilderness. Celle-ci a en effet poussé tout à coup, de toute cette abondance, concept novateur introduisant la dimension écologique de l'arbre et de sa gestion en milieu hostile à la plantation forcenée des arbres, mais désormais comme terreau fertile à leur floraison spontanée.

Le droit de cité de l'arbre a enfin amené l'extension du parc à l'échelle de la ville. C'est le paysage urbain tout entier qui devient le parc, l'espace récréatif, l'espace ressource à parcourir et à découvrir, un paysage patrimonial, culturel comme naturel, où la nature est cultivée et la culture naturalisée, à mettre en scène et en valeur, selon un nouvel art du jardin urbain global, suivant une nouvelle infrastructure urbaine de communication, sorte de « système sympathique » structurant et desservant la cité post-industrielle, ressaisissant les friches et requalifiant la rue, les intégrant dans un mégaparc réticulaire, parcours plus que parc, interminable allée de parc dont le parc serait la ville.

Ajoutons, en terminant : après les villes jardins enfouies du vingtième siècle, le jardin ville du prochain millénaire, jardin littéraire plus que littéral, jardin philosophique et paradis retrouvé, la cité de l'homme est ainsi redevenue objet et attraction touristiques ultimes.

Jean Décarie est géographe-aménagiste. Au cours des années, il a centré ses intérêts sur la mise en valeur des espaces libres intraurbains. Il a été responsable de la conception de divers projets, dont : Archipel, Parc national de l'Archipel, mont Royal et réseau vert métropolitain.

